

HANNAH ARENDT
GERSHOM SCHOLEM

Correspondance

établie par Marie Luise Knott
avec la collaboration de David Heredia

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni
avec Françoise Mancip-Renaudie
pour les lettres et textes en anglais

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

La traduction de cet ouvrage a été subventionnée
par le Goethe-Institut, financé par le ministère
des Affaires étrangères allemand.

Titre original : *Der Briefwechsel*
© Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag Berlin 2010
Éditeur original : Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, Berlin
ISBN original : 978-3-633-54234-5

ISBN 978-2-02-109502-9

© Éditions du Seuil, octobre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

I

LETTRES

[1 Arendt à Scholem
Paris, 29 mai 1939]

Paris, le 29 mai 1939
!!! 68 rue Brancion !!!
Vaugirard 38-07

Cher Scholem –

Que j'attende aujourd'hui pour répondre à vos deux lettres, qui m'avaient beaucoup réjouie, est presque déjà un scandale¹. C'est qu'entre-temps sont arrivés *primo* ma mère, *secundo* mes meubles, et *tertio* ma bibliothèque. Quatrième, cinquième et sixième points, le bon Dieu, sous la forme du *Central Bureau*, la bénédiction d'un emploi² qui, c'est bien connu, est comme toute bénédiction divine à double tranchant. Sur le deuxième tranchant, on trouve le fait que je ne parviens plus à travailler ni à rien faire de bon.

Pour ce qui concerne Rahel³ : toute espèce de glorification a bien entendu toujours été fort éloignée de mes intentions. J'ai voulu décrire une faillite, mais une faillite historiquement nécessaire et peut-être aussi salvatrice. J'aimerais bien qu'en dépit de toutes les critiques, on puisse lire dans les deux derniers chapitres une sorte de réhabilitation⁴. Cela surtout en ce moment où le premier ignorant venu se croit en droit de mépriser le judaïsme assimilé. Le livre a été écrit avant Hitler, les derniers chapitres ajoutés ici, le tout n'a subi que très peu de transformations.

Si seulement j'avais connu l'existence des documents de Schocken⁵ ! J'ai été très agacée de dépendre de mes seuls extraits, qui remontaient à de si longues années. Si j'avais une chance de pouvoir les publier, je vous serais très reconnaissante si vous pouviez m'y procurer un accès. Bien entendu, vous pouvez conserver le manuscrit, et bien entendu je serais très heureuse si vous vouliez susciter l'intérêt de Schocken pour ce texte.

Benji m'inspire de grandes inquiétudes. J'avais tenté de lui procurer quelque chose ici, et j'ai pitoyablement échoué⁶. Je suis pourtant plus convaincue que jamais de l'importance qu'il y a à le placer dans une position de totale sûreté pour la suite de ses travaux. Sa production, j'en ai le sentiment, s'est transformée

jusque dans les détails stylistiques. Tout ressort avec bien plus de détermination, bien moins d'hésitation. Il me semble que c'est seulement maintenant qu'il approche des choses pour lui décisives. Il serait abominable qu'on l'en empêche à présent.

On a beaucoup de mal, ici, à imaginer à quoi ressemble le pays. Il va de soi que, le plus souvent, nous nous sentons fort mal, dans le détail aussi bien qu'en général. Comment va votre travail ? Et que devient Fanja ? Je me réjouirais fortement si vous étiez tous les deux contraints de faire un nouveau voyage en Europe – mes chances de pouvoir servir de guide à des groupes me paraissent hélas très réduites⁷.

Blücher vous adresse à tous les deux ses salutations les plus chaleureuses. Ne m'en veuillez pas pour cette réponse tardive et redonnez bientôt de vos nouvelles, je vous en prie !

Votre Hannah Arendt. [manuscrit]

[National Library of Israel (NLI), Archives Benjamin ; original ; dactylographié.]

1. Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées.
2. Arendt, qui s'était enfuie d'Allemagne en 1933 et avait rejoint Paris *via* Prague, avait, après 1938 et les exactions de la « Nuit de cristal », dépêché une amie à Königsberg pour ramener à Paris sa mère, Martha Arendt Beerwald. Hannah vivait alors avec Heinrich Blücher, qui deviendrait ultérieurement son deuxième époux et avec lequel elle avait longtemps logé à l'hôtel (« Principautés Unies »), et sa mère, à l'adresse indiquée dans l'en-tête (à dix minutes de distance du logement de Walter Benjamin, 10 rue Dombasle). Vers la fin de l'année 1938, début 1939, elle avait accepté un emploi de chef de bureau au Central Bureau for the Settlement of German Jews, une institution de la Jewish Agency for Palestine.
3. H. Arendt avait envoyé à G. Scholem le manuscrit, achevé à Paris, de sa biographie de Rahel Varnhagen ; celui-ci l'avait commenté, après lecture, dans l'une des deux lettres non retrouvées. W. Benjamin avait déjà annoncé le texte d'Arendt à Scholem, dans sa lettre du 20 février 1939, et avait écrit que ce livre lui avait fait « grosse impression ». Arendt, disait-il, y nageait « à vigoureuses brassées contre le courant d'une judaïstique édifiante et apologétique. Tu sais mieux que

quiconque que tout ce qu'on a pu lire jusqu'à aujourd'hui sur "les Juifs dans la littérature allemande" se laissait porter par ce courant » (Benjamin / Scholem, *Théologie et utopie : correspondance, 1933-1940*, traduit de l'allemand par Didier Renault et Pierre Rusch, Éditions de l'Éclat, 2010, p. 262). Gershom Scholem répondit à Benjamin le 30 juin 1939 que le livre de Hannah Arendt sur Rahel lui avait « beaucoup plu, même si je l'ai sans doute lu dans une perspective autre que celle dans laquelle elle l'a écrit. C'est une remarquable analyse de ce qui s'est passé à l'époque, et qui montre bien qu'une relation bâtie sur un mensonge, comme celle des Juifs allemands avec l'authentique "germanité", était vouée à une issue funeste. Sur un mensonge – c'est-à-dire sur le présupposé que tout devait venir d'un seul côté, tandis qu'il ne restait à l'autre que l'abnégation (au sens propre du terme) et une attitude réceptrice. Je ne vois hélas pas très bien comment ce livre pourrait jamais être publié » (Benjamin / Scholem, *op. cit.*, p. 274).

4. Les titres des deux dernières parties, ajoutés dans l'émigration, sont les suivants : « Fille de paria ou parvenue ? (1815-1819) » et « On n'échappe pas à sa judaïté (1820-1833) », in H. Arendt, *Rahel Varnhagen*, traduit de l'allemand par Henri Plard, Paris, Tierce, 1986, rééd. Paris, Seuil, « Points Essais », p. 241-260 et 261-276.
5. Il est difficile de déterminer clairement à quels documents Arendt fait allusion ici. L'éditeur et collectionneur de manuscrits Salman Schocken possédait, outre sa grande bibliothèque comprenant des premières éditions, une collection extrêmement abondante d'autographes, d'écrits rédigés à la main, de lettres et de manuscrits datant justement de l'époque de Rahel Varnhagen (notamment une collection Goethe significative). Après 1933, ses collections furent conservées en Palestine.
6. Walter Benjamin cherchait d'urgence de nouvelles sources de revenus après que Max Horkheimer, dans une lettre du 23 février 1939 (Benjamin, *Gesammelte Schriften*, V-2, p. 1168-1169), lui avait annoncé depuis les États-Unis que la bourse que lui versait depuis des années l'Institut für Sozialforschung (IfS, « Institut pour la recherche sociale ») risquait d'être suspendue pour cause de difficultés budgétaires. Il écrivit dans une lettre à Scholem : « Ici, à Paris, j'ai trouvé chez Hannah Arendt un intérêt secourable. Savoir si ses efforts aboutiront à quelque chose, c'est une autre question. Pour l'instant, je reçois encore ma petite allocation – mais toute garantie a désormais disparu » (lettre du 8 avril 1939, in Walter Benjamin / Gershom Scholem, *Théologie et utopie, op. cit.*, p. 270). Pour d'autres documents sur le rapport entre

Arendt et Benjamin, voir D. Schöttker et E. Wizisla (éd.), *Arendt und Benjamin*, ainsi que B. Hahn et M. L. Knott, *Von den Dichtern*, p. 131-135.

7. En 1935, dans le cadre de son activité pour l'organisation de l'Aliyah juive, « Agriculture et Artisanat », Arendt avait accompagné un groupe de jeunes en Palestine. Elle y avait entre autres rencontré, par le biais de Hans Jonas, Fanja et Gerhard Scholem.

[2 Arendt à Scholem
Montauban, 21 octobre 1940]

Montauban, le 21 octobre 1940

Cher Scholem –

Walter Benjamin a mis fin à ses jours, le 26 septembre, à Port-Bou, près de la frontière espagnole. Il avait un visa américain, mais depuis le 23 les Espagnols ne laissent plus passer que les détenteurs de passeports « nationaux »¹. – Je ne sais pas si ces lignes arriveront jusqu'à vous. J'ai vu Walter à plusieurs reprises ces dernières semaines et ces derniers mois, en dernier lieu le 20 à Marseille. – Cette nouvelle nous est parvenue, à nous comme à sa sœur, avec près de quatre semaines de retard².

Les Juifs meurent en Europe et on les enterre comme des chiens.
Votre Hannah Arendt.

[NLI, fonds Scholem ; original, manuscrit. Note sur la lettre : « reçue le vendredi 8 novembre 1940 » (écriture de Scholem), « avec près de quatre semaines de retard » (écriture de Scholem), « comme sa sœur » (écriture de Scholem), « 26 sept. à Port-Bou » (écriture inconnue).]

1. Le Reich allemand avait déchu de leur nationalité les Juifs allemands vivant à l'étranger, ce qui en avait fait des apatrides. En France, les Juifs provenant d'Allemagne ne détenaient le plus souvent qu'un permis de séjour. Les Français leur refusaient le visa de sortie.

2. La sœur de Benjamin, Dora, vécut un certain temps en exil en France chez Walter Benjamin, en dernier lieu à Lourdes. Elle parvint à se réfugier en Suisse en 1942.

[3 Fanja et Gerhard Scholem à Arendt]

[Fanja Scholem à Hannah Arendt,
Jérusalem, non datée]

Chère Hanna Arendt ! Je me réjouis que vous puissiez enfin respirer en liberté, et j'espère avoir très bientôt de vos nouvelles. La dernière lettre que vous nous avez adressée était l'annonce de la fin de Benjamin.

Inutile de vous dire combien cela a touché Gerhard. Vous vous rappelez notre discussion à propos de la relation entre W. et Gerhard ? Je me souviens encore de chaque mot. Je suis inconsolable de ne l'avoir jamais vu¹.

C'était tellement bien à Paris, le souvenir de cette ville merveilleuse est resté, dans mon esprit, lié au souvenir que j'ai de vous. Vous avez été si gentille avec nous. Nous continuons à bien vivre ici et nous espérons la victoire. Votre ami Jonas est dans l'artillerie et abat les avions ennemis. Il est très fier d'être soldat, et encore un peu plus puéril qu'à l'époque où il travaillait sur la gnose². Gerhard aimerait écrire avant la fin de cette journée, et je dois conclure. Restez en bonne santé et pensez à nous

Votre Fania Scholem

Salutations à Kurt Blumenfeld³

[Gerhard Scholem à Hannah Arendt
Jérusalem, 17 juillet 1941]

Jérusalem
Abarbanel R^d 28

17 juillet 1941

Chère amie,

Mme Zittau nous a raconté que vous êtes heureusement arrivée à New York, et c'est enfin une bonne nouvelle dans tant de tristesse⁴. Ah, nous aurions tant de choses à nous dire, et qui sait quand une occasion se présentera de nouveau. Nous devons nous frayer un chemin avec les dents à travers cette montagne d'obscurité, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'on fait personnellement l'expérience de ce que sont des perspectives apocalyptiques. Écrivez-nous bientôt ce que vous prie. J'avais déjà (!) reçu avec trois semaines de retard votre lettre d'octobre dernier – c'était la première nouvelle arrivée ici sur la mort de Walter. Si au moins vous aviez indiqué une adresse – mais sans cela, je ne pouvais pas vous répondre. Allez rendre visite, s'il vous plaît, à mon ami le professeur Shalom Spiegel, du Jewish Institute of Religion (New York 309 West 93rd Street), dites-lui que c'est moi qui vous ai envoyée, c'est un type magnifique et vous devriez vous lier d'amitié avec lui, Blücher et vous⁵.

Les sentiments les plus cordiaux
de votre
Gerhard Scholem

Pardonnez l'encre effroyablement mauvaise !

[LoC, fonds Arendt ; original ; manuscrit.]

1. Alors qu'il se rendait à New York, où il tint au cours du premier semestre 1938, comme professeur invité, les Hilda Stich Stroock Lectures au Jewish Institute of Religion (JIR), Scholem avait fait une halte à Paris et rencontré son ami Walter Benjamin ; mais il n'était pas en compagnie de sa femme Fanja, née Freud, qu'il avait

épousée en 1936 en deuxièmes noces. Lorsque les Scholem étaient rentrés ensemble en Palestine, ils avaient certes rencontré Hannah Arendt et Heinrich Blücher lors de leur escale à Paris, mais pas Walter Benjamin, qui séjournait alors au Danemark, chez Bertolt Brecht.

2. Le philosophe Hans Jonas, ami d'études de Hannah Arendt à l'époque de Marbourg, avait passé son doctorat sur la gnose en 1928 auprès de Heidegger et il travailla jusqu'en 1934 à la publication de ses études ; à partir de 1940, il combattit dans une unité de volontaires palestiniens, notamment dans une batterie de la DCA, et à partir de 1944 dans la brigade juive de l'Armée britannique.
3. Kurt Blumenfeld, sioniste immigré en Palestine et ami, travailla en 1942 comme représentant aux États-Unis du Keren Hayessod (« fonds inaugural » de l'organisation de donation sioniste qu'il avait contribué à fonder en 1920 pour l'installation en Palestine).
4. Il s'agit manifestement d'une relation d'Arendt et de Scholem, qui se réfugia d'abord à Paris, puis en Palestine, avec son mari, pour éviter les nationaux-socialistes, et qui écrit à Scholem : « Monsieur le Professeur, Hannah Arendt est bien arrivée à New York avec son époux. – Je vais sans doute moi aussi partir dans les tout prochains jours pour l'Amérique, *via* Cuba. Réfléchissez et dites-moi si je peux vous être d'une aide quelconque. J'aimerais vous voir avant mon départ. Si cela vous est possible, prévenez mon fils ou appelez-moi s'il vous plaît. Tél. 2544. Avec mes meilleures salutations, Marianne Zittau » (NLI, Arc 4° 1599, Arendt-Corr.).
5. Le même jour, Scholem écrivait à Shalom Spiegel : « L'une de mes bonnes amies, Mme Hannah Arendt-Bluecher, a quitté la France pour New York, et je lui ai demandé dans ma lettre qu'elle veuille bien vous rendre visite. C'est une femme admirable et une sioniste insigne, et je suis certain que vous lui trouverez beaucoup d'intérêt. S'il vous plaît, favorisez le contact si elle se présente chez vous ; vous me ferez aussi plaisir à moi » (Scholem, *Briefe*, I, p. 285). Shalom Spiegel écrivit à Hannah Arendt, le 30 août 1942, qu'il avait lu son texte « De l'affaire Dreyfus à la France aujourd'hui » (« From the Dreyfus Affair to France Today », paru in *Jewish Social Studies (JSS)*, 4, 1942, n° 3, p. 195-240). « Je vous suis très reconnaissant de m'avoir procuré un tel plaisir. [...] Je guette désormais ce que vous écrivez avec la plus vive impatience » (fonds Arendt, LoC, Box 16).

[4 Arendt à Scholem
New York, 17 octobre 1941]

Hannah Arendt-Bluecher
317 West 95th Street
New York, N.Y.

17 octobre 1941

Cher Scholem –

Miriam Lichtheim m'a donné votre adresse et m'a transmis vos salutations. J'ose certes espérer que même sans ce prétexte j'aurais pris mon courage à deux mains afin de vous écrire, mais je dois reconnaître que cette impulsion a tout de même été fort utile.

Wiesengrund m'a dit qu'il vous avait fait parvenir un récit détaillé sur la mort de Benjamin¹. J'ai moi-même appris ici seulement maints détails non dénués d'importance. Je ne suis peut-être pas trop qualifiée, d'une manière générale, pour présenter les faits : j'avais tellement peu envisagé une telle possibilité que plusieurs semaines encore après sa mort, j'étais convaincue que l'on avait affaire à une rumeur d'émigrés. Et ce bien que nous ayons été liés par une très proche amitié, justement au cours de ces dernières années et de ces derniers mois, et que nous nous soyons vus régulièrement.

Lorsque la guerre a éclaté, nous nous sommes retrouvés tous ensemble dans un petit nid français, à proximité de Paris, pour un repos estival. Benji était dans une forme remarquable, il avait en partie achevé son Baudelaire² et considérait – à juste titre selon moi – qu'il était en train de réaliser des choses remarquables. Le déclenchement de la guerre l'a aussitôt effrayé au-delà de toute mesure. Il a fui Paris dès le premier jour de la mobilisation pour rejoindre Meaux, par peur des bombardements. Meaux était un point central réputé de la mobilisation, avec un aéroport très important du point de vue militaire et une gare qui constituait l'un des points centraux de tout le déploiement. Le résultat fut bien entendu que, dès le premier jour, les alertes aériennes s'y

succédèrent sans interruption et que Benji revint aussitôt, passablement terrifié. Il est arrivé juste à temps pour se faire interner comme l'exigeait le règlement. Au camp provisoire de Colombes, où mon mari³ a pu lui parler longuement, il était assez désespéré. Et il avait bien entendu quelques raisons de l'être. Il a aussitôt mis en œuvre une certaine forme d'ascèse, a cessé de fumer, a offert tous ses chocolats, a refusé de se laver ou de se raser, et plus généralement de se déplacer. Arrivé au camp définitif, il ne se sentait ensuite pas si mal que cela : il avait autour de lui quantité de jeunes gars qui l'aimaient bien, qui étaient disposés à écouter ses leçons et l'ont soulagé de tous ses problèmes⁴. Lorsqu'il est revenu, au milieu ou à la fin du mois de novembre, il était plutôt satisfait d'avoir fait cette expérience. Sa panique des premiers temps avait elle aussi totalement disparu. Au cours des mois qui ont suivi, il a écrit les « Thèses sur la philosophie de l'histoire », dont il vous a, m'a-t-il dit, aussi envoyé un exemplaire⁵, et où vous découvrirez qu'il était sur la piste de quantité de choses nouvelles. Cela dit, il avait assez peur de l'opinion de l'Institut. Vous saurez sans doute qu'avant le déclenchement de la guerre, l'Institut lui avait écrit qu'il n'était plus certain de pouvoir lui verser ses honoraires mensuels et qu'il devait tenter de trouver une autre solution⁶. Cela lui a causé beaucoup de souci, bien qu'il n'ait pas été très convaincu du sérieux de cette intention. Ça a empiré plutôt qu'amélioré les choses. Cette angoisse a disparu avec le début de la guerre ; mais il ne s'est sans doute pas senti très bien face à la réaction provoquée par ses toutes dernières théories, qui étaient, il est vrai, fort peu orthodoxes. – En janvier, l'un de ses jeunes amis du camp, dont le hasard veut qu'il ait aussi été un ami ou un élève de mon mari, a mis fin à ses jours⁷. Les motifs en étaient pour l'essentiel d'ordre tout à fait privé. Cette affaire l'a considérablement préoccupé et, dans toutes les conversations, il a pris avec une véhémence vraiment passionnée le parti de ce garçon et de sa décision. – Au printemps 1940, nous avons tous parcouru, le cœur lourd, le chemin du consulat américain, et bien que l'on nous y ait expliqué à l'unisson que nous devrions attendre entre deux et dix ans que vienne le tour de nos numéros de quota⁸, nous avons suivi, à trois, des cours

d'anglais. Aucun d'entre nous n'a pris la chose très au sérieux, mais Benji n'avait qu'un seul désir : en apprendre suffisamment pour pouvoir dire qu'il n'aimait absolument pas cette langue. Et il y arriva effectivement. L'horreur que lui inspirait l'Amérique était indescriptible ; dès cette époque, il aurait dit à des amis qu'il préférait une vie plus brève en France à une plus longue en Amérique.

Tout cela a pris fin rapidement lorsque, à partir de la mi-avril, tous les internés qui avaient été libérés ont passé une visite destinée à déterminer leur capacité à effectuer un service du travail militaire. Ce service du travail n'était vraiment qu'un autre mot pour désigner l'internement doublé de travaux forcés, et représentait dans la plupart des cas une dégradation par rapport au premier internement. Il était d'emblée évident que Benji serait déclaré inapte, mais tel n'était pas son avis. À cette époque, il s'est mis dans un état d'excitation effroyable, il m'a déclaré à plusieurs reprises qu'il ne pourrait pas se livrer encore une fois au même cirque. Ensuite, bien entendu, il a été déclaré inapte. Indépendamment de cette mesure est survenu, mi-mai, le deuxième internement, beaucoup plus radical, dont vous aurez sans doute entendu parler. Comme par miracle, trois personnes n'ont pas été concernées par cette mesure, et Benji était l'une d'elles. Mais avec le chaos de l'administration, il ne pouvait tout de même pas savoir si et combien de temps la police reconnaîtrait un *ordre** de l'administration, et s'il ne serait pas simplement arrêté. Pour ma part, je ne le voyais plus à l'époque, puisque j'étais moi aussi internée⁹, mais des amis m'ont raconté qu'il n'osait plus mettre les pieds dehors et qu'il était en proie à une panique constante. Il a réussi à prendre le dernier train en partance pour Paris. Il n'avait rien sur lui, à part deux chemises et une brosse à dents à l'intérieur d'un petit sac de voyage. Vous le savez, il est parti pour Lourdes. Lorsque je suis sortie de Gurs, à la mi-juin, je me suis par hasard retrouvée moi aussi à Lourdes, et j'y suis restée plusieurs semaines, à son instigation. C'était à l'époque de la débâcle, au bout de quelques jours plus aucun train ne roulait plus ; personne

* En français dans le texte. (Ndt)

ne savait où étaient passés familles, maris, enfants, amis. Benji et moi jouions aux échecs du matin au soir et, pendant les pauses, nous lisions les journaux lorsqu'il y en avait. Tout cela allait fort bien jusqu'à l'instant où la convention d'armistice fut publiée, avec la fameuse clause sur la livraison¹⁰. Sur ce, bien entendu, nous nous sommes tous deux sentis encore beaucoup plus mal, mais je ne peux pas dire que Benji ait été pris d'une véritable panique. Nous avons tout de même eu vent des premiers suicides d'internés fuyant les Allemands. Et Benjamin a commencé, pour la première fois, à parler du suicide, devant moi et à plusieurs reprises. Disant qu'il restait tout de même cette issue. Quand je lui objectais avec beaucoup d'énergie que l'on avait toujours le temps d'y penser, il répondait, d'une manière très stéréotypée, qu'on ne pouvait jamais savoir le temps qu'il restait et qu'il ne fallait en aucun cas s'y prendre trop tard. D'un autre côté, nous parlions de l'Amérique. Il semblait considérer cette idée d'un meilleur œil que jadis. Il prit au sérieux une lettre de l'Institut, dans laquelle on lui expliquait que l'on déployait tous les efforts pour lui faire traverser l'Atlantique ; il tint moins compte d'une autre déclaration affirmant qu'il deviendrait membre de l'équipe des directeurs de publication de la revue, avec un salaire assuré¹¹. Il estimait qu'il s'agissait d'un contrat fictif destiné à lui permettre d'obtenir son visa. Il craignait beaucoup, et manifestement à tort, qu'on ne l'abandonne une fois qu'il serait sur place. Début juillet, je quittai Lourdes, puisque je devais partir *à la recherche de mon mari perdu**. Benji n'en fut pas franchement enthousiasmé, et je me suis longuement demandé si je ne devais pas l'emmener avec moi. Mais c'eût tout simplement été impossible à mettre en œuvre : là-bas (avec une lettre de recommandation du ministère des Affaires étrangères), il était plus en sécurité que n'importe où ailleurs. Ensuite, jusqu'en septembre, je n'ai plus eu de ses nouvelles qu'épistolaires¹². Entre-temps, la Gestapo était passée dans son appartement et avait tout confisqué. Ce qu'il écrivait montrait qu'il était très déprimé. Ses manuscrits ont certes été sauvés depuis, mais à l'époque il ne pouvait que penser, à juste

* En français dans le texte. (Ndt)

titre, que tout avait été perdu¹³. – En septembre, nous nous sommes retrouvés à Marseille, nos visas étant arrivés entre-temps. Benji y était déjà depuis le mois d'août, ayant déjà reçu son visa au milieu de ce mois¹⁴. Il disposait aussi déjà, à l'époque, du fameux visa de transit espagnol, et du portugais bien entendu. Le visa espagnol était encore valable huit ou dix jours lorsque je l'ai revu. Il était à l'époque absolument hors de question d'obtenir un *visa de sortie**. Il me demanda, désespéré, ce qu'il devait faire, et si nous ne pourrions pas obtenir les visas espagnols assez vite pour pouvoir franchir la frontière tous ensemble. Je lui ai dit et démontré que nous n'avions aucune chance d'y parvenir, et que, par ailleurs, il fallait qu'il parte, car les visas espagnols n'étaient plus prolongés à l'époque. Je lui ai dit, d'autre part, que j'avais les plus grands doutes sur le point de savoir combien de temps ces visas existeraient encore, et que l'on ne pouvait tout de même pas courir le risque de les laisser expirer. Que bien évidemment nous préférierions partir à trois, qu'il pourrait ensuite venir chez nous à Montauban, mais que personne ne pouvait en prendre la responsabilité. Sur ce, il décida, dans une certaine hâte, de partir. – Les dominicains lui avaient remis une lettre de recommandation à l'intention d'un quelconque abbé espagnol. En ce temps-là, il nous a tous beaucoup impressionnés, mais il était totalement éperdu. – Au cours de ces journées à Marseille, il évoqua de nouveau des intentions suicidaires. – Vous saurez sans doute tout le reste : il dut partir avec de parfaits inconnus, ils choisirent le plus long chemin, qui représentait une marche à pied d'environ sept heures dans les montagnes, ils détruisirent, pour des motifs parfaitement insondables, leurs titres de séjour français, s'interdisant ainsi tout retour en France ; puis ils arrivèrent tout juste vingt-quatre heures après la fermeture de la frontière espagnole aux personnes ne disposant pas de passeports nationaux – nous n'avions plus, tous autant que nous étions, que les papiers du consulat américain –, Benji, sur le chemin, s'était déjà effondré à plusieurs reprises, ils devaient être arrêtés le lendemain à la frontière espagnole et il mit fin à ses jours au cours de la nuit

* En français dans le texte. (Ndt)

de sursis qu'on leur avait accordée. Lorsque nous sommes arrivés à Port-Bou, des mois plus tard, nous avons vainement cherché sa tombe : elle était introuvable, on ne voyait son nom nulle part. Le cimetière donne sur une petite baie, directement sur la Méditerranée, il est taillé dans des terrasses de pierre ; c'est dans ces murs de pierre que l'on glisse les cercueils. C'est, de loin, l'un des endroits les plus fantastiques et les plus beaux que j'aie vus de toute ma vie.

L'Institut dispose du fonds mais, pour l'instant, n'ose rien publier en langue allemande¹⁵. Je me demande si l'on ne pourrait pas publier les « Thèses sur la philosophie de l'histoire » indépendamment de cela, chez Schocken. Il m'a offert le manuscrit et c'est par moi que l'Institut est entré en sa possession¹⁶.

Cher Scholem, voilà tout ce que je peux vous dire ; je l'ai fait aussi précisément et avec aussi peu de commentaires que possible.

À vous et à votre épouse, salutations cordiales de *Monsieur** et de moi-même.

Votre

Hannah Arendt. [manuscrit]

P.-S. Comme j'ai perdu tous les exemplaires de ma malheureuse *Rahel*, j'ai demandé à des parents de prendre l'exemplaire chez vous et de me l'envoyer. L'argent nécessaire sera viré par Kurt Blumenfeld à son épouse¹⁷.

Merci d'avance !

[NLI, fonds Scholem ; original ; dactylographié.]

1. Le 8 octobre 1940, Theodor W. Adorno écrivait à Scholem une lettre qui commençait par ces mots : « Walter Benjamin a mis fin à ses jours. » Dans une autre lettre (19 novembre 1940), Adorno raconte en détail ce qu'il a appris sur les circonstances de la mort de Benjamin ; il joint la copie d'une lettre de Henny Gurland, qui avait voulu franchir la frontière espagnole en même temps que Benjamin

* En français dans le texte. Voir aussi la note 3 de l'éditrice. (*NdT*)

(lettres d'Adorno in *Frankfurter Adorno Blätter*, V, p. 149-153, lettre de Gurland partiellement reproduite in G. Scholem, *Walter Benjamin, histoire d'une amitié*, traduit de l'allemand par Paul Kessler, Paris, Calmann-Lévy, 1981, rééd. Hachette Littératures, coll. « Pluriel », p. 248-249).

2. Au mois de juillet 1939, Benjamin achève son essai *De quelques thèmes baudelairiens*, qui sera publié en janvier dans le dernier double numéro à paraître en Europe de la *Zeitschrift für Sozialforschung (ZfS)* (8, 1939, c'est-à-dire 1940, cahier 1-2, p. 50-89). L'essai, que Benjamin avait revu après un premier refus par l'Institut, était une partie d'un livre sur Baudelaire qu'il avait prévu d'écrire mais laissa inachevé.
3. Heinrich Blücher.
4. Benjamin était interné au « Clos Saint-Joseph » à Nevers ; un récit de « l'éphèbe » Max Aron est conservé au fonds Benjamin à Jérusalem (NLI, Arc 4° 1598) ; partiellement reproduit in *Walter Benjamin, 1892-1940. Eine Ausstellung des Theodor W. Adorno Archiv Frankfurt am Main in Verbindung mit dem Deutschen Literaturarchiv Marbach am Neckar*, p. 292-295 ; voir également le récit de l'écrivain Hans Sahl, que Benjamin rencontra au camp : Hans Sahl, « Walter Benjamin im Lager », in *Zur Aktualität Walter Benjamins*, p. 72 sq.
5. L'exemplaire manuscrit des « Thèses sur la philosophie de l'histoire » que Benjamin a envoyé à Scholem a, pour ce que l'on en sait, été perdu par la poste (G. Scholem, *Freundschaft*, p. 275). Arendt avait remis après son arrivée à New York un autre exemplaire à Adorno, exécuteur testamentaire de Walter Benjamin, pour ce qui concernait son œuvre.
6. Voir lettre 1, note 6.
7. Peut-être le dessinateur et caricaturiste Augustus Hamburger (travaillant entre autres pour *Le Canard enchaîné*) ; voir Hans Sahl, *Das Exil im Exil. Memoiren eines Moralisten*, II, p. 82-85.
8. Le quota d'immigration, lié à la composition proportionnelle de la population des États-Unis à cette époque, était en 1938 de 27 350 personnes pour l'Allemagne et l'Autriche. La liste d'attente individuelle dépendait de la date de dépôt de la demande et de son degré d'urgence.
9. Arendt fut internée pendant cinq semaines, en mai et juin 1940, dans un camp de femmes à Gurs, dans le sud de la France. Elle en sortit à la faveur du vide du pouvoir créé par l'armistice.

10. L'armistice signé à Compiègne le 22 juin 1940 impliquait, pour le gouvernement français, l'obligation d'abolir le droit d'asile et de libérer tous les prisonniers de guerre et prisonniers civils allemands ; le gouvernement s'engageait en outre à livrer, « sur demande », tous les anciens citoyens allemands se trouvant en France et dans les possessions françaises.
11. Adorno adressa à Benjamin, le 15 juillet 1940, une lettre de soutien, et le 17 juillet 1940 une déclaration formelle dans laquelle l'IfS se déclarait prêt à subvenir aux besoins de Benjamin en tant qu'éditeur de la revue. Une version anglaise de cette attestation (sans en-tête officiel) est conservée dans le fonds (Walter Benjamin Archiv, Berlin, Do 17).
12. Les lettres, pour autant qu'elles ont été conservées, sont reproduites in D. Schöttker et E. Wizisla, *Arendt und Benjamin*.
13. Dans sa dernière lettre à Arendt (9 août 1940), Benjamin écrivit [en français (*NdT*)] depuis Lourdes : « La vive angoisse que me donne l'idée du sort de mes manuscrits se fait doublement poignante » (voir fac-similé in Hahn et Knott, *Von den Dichtern*, p. 132-133). La Gestapo, qui possédait au moment où elle occupa Paris une liste d'adresses des principaux érudits juifs, ainsi que des bibliothèques et archives juives, confisqua aussi les documents que Benjamin avait laissés dans l'un de ses derniers appartements, 10 rue Dombasle. Fin 1941, Arendt avait appris à New York que deux valises provenant de France et contenant des livres et des manuscrits étaient arrivées chez Adorno. Il s'agissait de documents que l'on avait fait sortir après que Benjamin avait fui Paris occupé, et d'autres datant de ses derniers mois à Lourdes, rassemblés à l'instigation de la sœur de Benjamin, Dora, et transmis aux États-Unis par le biais de Martin Domke, une relation de Benjamin, à l'intention d'Adorno, administrateur désigné pour le fonds littéraire. – Ce qu'ignorait Arendt, c'est qu'avant de fuir Paris en 1940, Benjamin avait chargé Georges Bataille, qui travaillait pour la Bibliothèque nationale, de dissimuler ses notes pour les *Passages* ; une partie de ces notes fut transférée aux États-Unis début 1947 ; en 1981, d'autres manuscrits réapparurent à la Bibliothèque nationale. Les documents confisqués à Paris par la Gestapo arrivèrent après la guerre en Union soviétique, puis en RDA (Deutsches Zentralarchiv in der DDR, puis Akademie der Künste der DDR). Aujourd'hui, la majeure partie de ces documents se trouve aux Archives Walter Benjamin, à l'Akademie der Künste de Berlin.

14. En août 1940, Benjamin se rendit à Marseille, où un visa d'entrée avait été établi à son intention à l'ambassade des États-Unis, sur intervention, depuis New York, de l'IFS.
15. La revue de l'Institut parut à partir de 1940 sous le titre anglais *Studies in Philosophy and Social Science (SPSS)*.
16. Adorno reçut à l'époque différentes versions des « Thèses sur la philosophie de l'histoire » (voir la correspondance entre Arendt et Adorno en 1967, in D. Schöttker et E. Wizisla, éd., *Arendt und Benjamin*, p. 175-177).
17. À propos de la « malheureuse Rahel », voir lettre 1, note 3 ; Jenny Blumenfeld, l'épouse de Kurt Blumenfeld, était restée en Palestine pendant le voyage de son mari aux États-Unis.

[5 Scholem à Arendt
Jérusalem, 6 février 1942]

Jérusalem, Rehavia A., Abarbanel Rd. 28

6 février 1942

Chère Hanna Bluecher,

Je ne puis vous décrire les sentiments contradictoires qui ont été les miens en recevant votre longue lettre de l'automne dernier. D'une part, le fait d'avoir un signe de vie de votre part et de vous savoir en Amérique, vous et votre mari, après tout ce que vous avez sûrement aussi traversé, m'a très profondément réjoui ; et j'aurais tant aimé apprendre des choses concrètes sur vous et ce qui vous arrive. D'un autre côté, le contenu de ce que vous écrivez à propos de la fin de Walter m'a bien entendu beaucoup ému. J'avais déjà eu des nouvelles analogues voici un an, envoyées par Wiesengrund, auquel j'ai écrit depuis à plusieurs reprises à propos du fonds laissé par Benjamin¹. À mon grand étonnement, je n'ai jamais reçu de réponse. Vous pouvez peut-être secouer un peu les puces à ce brave homme. Je pensais qu'il aurait intérêt à rester en relation avec moi². Si vous pouviez apprendre ce que

Table

LETTRES	7
---------------	---

*

DOCUMENTS

Hannah ARENDT : Un nouveau regard sur l'histoire juive. À propos des <i>Grands Courants de la mystique juive</i> de Gershom Scholem.....	457
---	-----

Hannah ARENDT : Cinq rapports depuis l'Allemagne <i>Field Report</i> n° 12.....	473
<i>Field Report</i> n° 15.....	484
<i>Field Report</i> n° 16.....	497
<i>Field Report</i> n° 18.....	504
Rapport final.....	515

David HEREDIA : Sur l'histoire de la Jewish Cultural Reconstruction, Inc.....	525
Bibliographie.....	541

*

POSTFACE

Marie Luise KNOTT : Hannah Arendt – Gershom Scholem : la constellation	545
---	-----

*

NOTE SUR L'ÉDITION	577
REMERCIEMENTS.....	581
BIBLIOGRAPHIE	583
ABRÉVIATIONS ET SIGLES.....	597
INDEX DES NOMS DE PERSONNES.....	601

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 105164
IMPRIMÉ EN FRANCE